

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Du Côté des élèves

Jacques Bobet

Volume 3, Number 3-4 (15-16), May–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59745ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bobet, J. (1961). Du Côté des élèves. *Liberté*, 3(3-4), 598–606.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Du Côté des élèves

JACQUES BOBET

Du côté des élèves . . .

J'avais l'âge; mes parents m'envoyèrent à l'école. Ils ne m'envoyèrent pas à une école plutôt qu'à l'autre; ils m'envoyèrent à l'École, la *petite école*. Avec un peu de chance j'accèderais un jour à l'école des Grands, puis aux Grandes Écoles. Pour le moment, c'était l'école de tout le monde. Ce fut aussi simple que cela.

Simple mais joyeux; une grande fête pour toute la famille. Et je suppose bien que nos mères nous donnèrent ce jour-là notre plus beau "coup de peigne", et nous recommandèrent jusque sur le seuil de la porte d'être bien polis et de relever cette mèche qui retombe sur le nez de tant d'écoliers français que l'on ne tond point d'aussi près que les petits Canadiens. Je pense aussi qu'elles y allèrent de leur petite larme. Elles pleuraient parce qu'elles nous aimaient et que nous quittions leur jupon trop vite, elles nous recommandaient sagesse et politesse parce qu'elles respectaient l'école où nous allions. J'ai entendu récemment un éminent Dominicain parler du baptême et je me suis demandé tout-à-coup ce qui, en moi, fondait à l'entendre : c'était qu'il avait instinctivement retrouvé le ton de nos parents parlant de cette première rentrée des classes. Personne ne jouait les pères nobles; personne ne nous adjurait de représenter dignement notre famille et de faire honneur à nos grands ancêtres; il n'était question ni d'assurer la relève, ni d'entrer dans la carrière quand nos aînés n'y seraient plus, et cependant il n'y avait pas à s'y méprendre : il s'agissait bien d'une cérémonie quasi sacrée. Ce jour-là nous étions baptisés français et républicains de façon bien autrement efficace que sur les registres d'état civil de la République française.

Je ne l'ai pas encore dit, mais il ne s'agissait pourtant que de l'école de tout le monde, l'école du peuple, l'école laïque. Celle où l'on m'envoya se nommait, — ô coïncidence —, École Jules Ferry. Le nom ne me dit rien; la grandeur des bâtiments, par contre, m'impressionna fort. Je l'ai revue bien des fois depuis; elle est très modeste. Pourtant, quarante années plus tard, je me rends compte qu'elle fut, par ces deux traits, la plus "pure" de toutes les écoles je fréquentais. Cette petite école primaire fut la seule de toutes mes écoles qui eût été construite *afin* d'être une école. Mes années d'École primaire supérieure se déroulèrent dans l'ancien château des Ducs de La Tremoille; mon École normale dans les bâtiments désaffectés du Doyenné Saint-Hilaire à Poitiers, et mon École normale supérieure dans les servitudes du château de Saint-Cloud, datant du Second Empire, et disparu

depuis. Des Ducs, des Saints, des Empereurs, tout un passé, tout un décor qui n'étaient pas précisément laïques. Mais mon école primaire se nommait École Jules Ferry, et elle était sise rue Jules Ferry. C'était très simple, et comme je l'ai dit, très pur. J'ai connu dans cette même petite ville des avenues qui prirent successivement les noms de Clémenceau, Henri Barbusse, Pétain et de Gaulle au gré des municipalités et des époques, mais, autant que je sache, l'École Jules Ferry se nomme encore Jules Ferry et est toujours sise rue Jules Ferry. Le même Jules Ferry ! Le grand Jules Ferry ! Le vrai Jules à Marianne ! Et que je sache aussi il n'existe encore aucune école nommée École Saint-Jules (pour Jules Ferry ou Jules Guesde) non plus que Saint-Waldeck (pour Waldeck-Rousseau) ou Saint-Émile (pour Émile Combes) ou même École des Petits Pères (toujours pour le petit père Combes.) Pour graver au fronton d'une école ce ne sont pas des noms qui ont l'élégance ou la grandeur de Charlemagne ou de Jeanne d'Arc, mais ce sont des noms qui résistent et qu'il n'est pas facile de tirer à soi, à moins qu'on ne soit vraiment laïque.

C'était aussi la seule de mes écoles qui ne fût pas rapiécée. Toutes les autres, ensuite, devaient être agrandies, redivisées, exhausées, et gardèrent toujours ce caractère un peu misérable de tant d'écoles françaises construites pour des fêtes galantes, peut-être, ou des fêtes religieuses, mais pas pour les fêtes de l'esprit auxquelles la République entendait convier ses enfants. On me dit que c'est très beau, dans les monuments, ces styles différents d'un siècle à l'autre, que c'est très beau ces cathédrales qui sont romanes à la base, gothiques plus haut et flamboyantes au faite; mais les dépendances d'un château, construites en 1860, transformées en prison en 1900, puis en caserne en 1914, ne font jamais une bonne école en 1920. La Troisième République ne put jamais tout faire et ne vit pas toujours où serait un jour sa plus grande gloire. Les conquêtes coloniales, la guerre de 1914-18 purent paraître les manifestations les plus évidentes de sa force; elles ne laissèrent finalement que cendres et ruines. La petite école, robuste, devait passer à l'éternité.

La rue Jules Ferry n'était ni belle ni centrale. Elle était humide, tortueuse et inégale. L'école était en contrebas, et dans l'ombre. Le haut du pavé avait été pris dix siècles plus tôt par de bien autres seigneurs. L'ombre était celle de l'Église Saint-Laon (11^e siècle). Du parvis de Saint-Laon on apercevait, tout proches, le coq et le clocher de Saint-Médard (12^e siècle) et du parvis de Saint-Médard on apercevait la flèche de la chapelle des Ducs de La Tremoille (13^e siècle). Notre journée entière, depuis notre réveil d'écoliers jusqu'à notre coucher d'enfants sages, en passant par l'entrée en classe, les récréations et la sortie, toute notre journée était rythmée par cloches, clochettes et carillons. Jamais air ne résonna plus catholiquement. Et nous, parfaits petits mécréants, nous prenions cela pour de la musique, tout simplement. Comme la fanfare du 14 Juillet, par exemple. Mais moins gai.

Singulière bourgade que la nôtre ! En plein seuil du Poitou, où tout le monde était passé, et où rien, jamais, ne s'était passé. Un peu à l'Est en des temps héroïques, les chefs Gaulois avaient tenu tête aux Romains. Leurs

légions avaient passé chez nous; il restait de ce passage un pont (romain) sur lequel nous, jeunes Gaulois, nous passions pour aller à la pêche. Plus près encore, les Francs avaient repoussé les Arabes. Que les Arabes fussent passés chez nous, il en restait quelque chose dans certains profils et la plantation de certaines barbes, mais à l'âge que nous avons, cela passait totalement inaperçu. Au Sud, protestants et catholiques s'étaient battus; à l'Ouest les Chouans avaient tendu leurs embûches très catholiques à des armées très républicaines; au Nord, les rois de la grande période avaient guerroyé, chassé, et construit des châteaux. Tout ce monde, beau ou vilain, avait passé, passé, passé par ce seuil du Poitou, arme au poing ou chapeau à la main, et il nous restait, comme à tout le monde, des ruines assez miteuses : la Porte au Prévôt, la Tour du Prince de Galles, parfois un nom seulement : la Porte de Paris dont les derniers vestiges, j'en ai bien peur, disparurent pour faire place à l'un de ces monuments circulaires, à la fois romain et républicain, où tant d'autres hommes à leur tour, passèrent, passèrent, passèrent. . . Des armées passèrent; le pont romain et quelques autres ponts très républicains y perdirent une arche. Plusieurs de nos concitoyens aussi. On ne pouvait même pas dire de cette petite ville ce que nos familles disaient à mots couverts des demoiselles de petite vertu, que "seul le train n'y était point passé"; le train y était passé. La grande ligne Paris-Bordeaux. Un important dépôt ferroviaire avait attiré un flot inattendu de prolétaires à qui la ville avait dû une précoce et incongrue municipalité communiste. . . qui passa à son tour.

Seulement, de tant de passages, il reste toujours quelque chose, et maintenant que j'y pense, il devait y avoir un peu de tout dans cette petite classe, le jour de la rentrée : de petits Romains, de petits Arabes, de petits Gaulois, et pas mal d'autres hérités frelatés; des catholiques, des protestants, des athées; des radicaux, des socialistes, des communistes; des bien-pensant, de moins-bien-pensant, et de purs mécréants. Maintenant que j'y pense, oui, mais c'est bien cela, il faut que j'y pense. Que j'y pense logiquement, raisonnablement, avec un éclairage totalement artificiel, pour arriver à remettre des étiquettes ethniques, religieuses ou politiques sous les visages de mes camarades d'alors. Et peut-être aurais-je mieux aimé ne jamais avoir à le faire; nous avons vu trop d'enfants en transit durant la guerre, avec des étiquettes autour du cou, et nous savons maintenant qu'il ne faut jamais étiqueter un enfant : c'est encore la meilleure façon de le perdre.

Premier Octobre. Première rentrée. Première petite salle de classe. Lugubre sans doute. Des planchers limés par des générations de galoches à clous, des pupitres vieilliss déjà, des tableaux d'un noir incertain. . . Et ces murs ! . . . Peints de la couleur la moins salissante qu'ait connue la République : le gris sombre. Deux teintes de gris. Pour l'effet décoratif sans doute. Gris sombre et gris noirâtre ! Lugubre, oui; mais comme c'était beau ! Comme c'était beau, dans cette salle impitoyable de laideur, de ne rien savoir les uns des autres que nos noms.

Abadie, Bernardeau, Blin, Bobet, Bonhomme, Boucabelle. . . et ainsi de suite jusqu'à Turpault (Insidore) en passant par Girardeau, Laboirie, Le-

gris. C'était la liste sur le "carnet du maître", la liste officielle, la liste républicaine. En une semaine nous savions par coeur une autre liste : Abadie, dit le Zèbre; Bernardeau, dit le Champion (au football) Blin, dit le Reptile à cause de sa peau rugueuse; Boucabeille dit l'Ablette; Laboirie, dit le Chasseur de lézards. Legris, dit la Souris, et jusqu'à Turpault, dit Zidore, dont nous savions déjà qu'il était le dernier par vocation alphabétique, et toujours au dernier banc de la classe par vocation naturelle. Et de toutes ces choses terriblement importantes que nous avions apprises, aucune qui ait trait à une religion, une fortune ou une politique quelconque.

Au bout de quelques mois, au bout de quelques années, nous avions appris encore bien d'autres choses importantes : qu'il y avait des premiers de classe et des derniers, et que contrairement à ce qu'on croit, les premiers ne sont pas tous des cancre, ni les derniers de brillants sujets méconnus. Nous avions appris encore que nos familles étaient plus ou moins fortunées mais que, passées les portes de l'école, entre nous, le seul crime impardonnable était de vouloir paraître plus riche que les autres. Nous avions appris que certains enfants de notre âge se rendaient à l'École Saint-Charles ou Jeanne d'Arc, mais nous n'avions pas appris pourquoi. On n'avait pas besoin de nous l'apprendre; nous le savions avec notre simple flair d'enfants. Ce n'étaient pas des écoles pour les enfants de riches; c'étaient des écoles pour les enfants de snobs, pour les enfants de ceux qui se refusaient toujours à "mélanger les torchons et les serviettes", le gros linge et le linge fin, les enfants de la grande bourgeoisie et les enfants du peuple. Toute autre explication fondée sur des convictions religieuses nous eût bien surpris alors, et je dois dire qu'elle me surprendrait encore maintenant. Nous n'en éprouvions d'ailleurs, si je me souviens bien, aucun ressentiment. Au hasard des rencontres dans cette petite ville, nous regardions défiler les élèves de Saint-Charles plutôt avec stupéfaction. Que des enfants de notre âge puissent accepter de défiler dans les rues, deux par deux, vêtus d'un petit uniforme bleu-marine, d'une casquette à galon et d'un écusson sur la poitrine nous paraissait le signe d'un embrigadement féroce. Le plus drôle était que nous avions nous aussi notre uniforme auquel nous tenions farouchement. Galoches cloutées, chaussettes mi-bas, culotte courte, sarrau noir et béret en toute saison, pélerine à capuchon en hiver, nous nous rendions en classe comme autant de petits frères siamois. La différence, pourtant, était grande entre ces deux uniformes. Le nôtre ne nous avait jamais été imposé, en premier lieu; de plus, il n'était surtout pas une façon de nous distinguer, de souligner notre appartenance à une certaine école ou une classe sociale particulière, mais au contraire une façon de plus d'effacer entre nous toute distinction sociale politique ou religieuse. La laïcité, pour nous, c'était cela.

C'était déjà plus que cela, même : c'était l'oubli de toute différence raciale. Je devais avoir dix ans, — les relations franco-allemandes tendant à redevenir normales, — lorsque passèrent par la gare de notre ville d'étranges écoliers en vacances, de jeunes Allemands qui se rendaient au bord de la mer. C'étaient les premiers depuis la guerre de 1914. Nos maîtres eurent alors une idée inattendue; ils demandèrent à nos pères, des hommes

qui avaient tous fait la guerre, si nous pouvions, nous, leurs enfants, aller saluer ces autres enfants au passage du train, et leur offrir une carte portant quelques mots aimables. Le train devait passer dans la matinée; nous ne quittâmes l'école qu'à deux heures de l'après-midi et nous eûmes encore à attendre deux bonnes heures sur le quai de la gare : le convoi avait été arrêté tout au long du parcours par d'autres "petites écoles". Le train entra en gare; ces enfants descendirent; nous nous regardions n'ayant pour tout moyen de communiquer qu'une petite carte maladroite griffonnée "en Allemand" à l'école. Il s'était mis à pleuvoir; l'émotion m'avait donné la migraine. Le premier tumulte passé, je me retrouvai seul à n'avoir pas donné ma carte. Il n'y avait pas assez d'Allemands !... J'en trouvai un, finalement, un grand lunaire, appuyé contre la portière du train. Il avait l'air triste. Je ne saurai même jamais si ce n'était pas quelque surveillant; il était si grand, si laid, et si roux ! Il accepta mon offrande de l'air d'une chouette qui reçoit une carte de visite. Puis ils repartirent pendant que nous, pauvres innocents, nous chantions l'Hymne à la joie de Beethoven ! "*Peuples des cité lointaine...*" Je ne sais pas quelles leçons de morale d'autres écoles donneront à mes enfants, mais je n'en souhaite pas d'autres meilleures que celle-ci. Même au plus noir de la guerre suivante c'est un geste que je n'ai jamais pu regretter. Brave Troisième République, elle n'aurait tout de même pas tout raté !

Je parle de ces petites écoles laïques avec attendrissement, je le sais, et non sans une certaine ferveur "apostolique" qu'on me reprochera peut-être, mais c'est pour avoir appris par la suite que les grandes écoles, les bonnes écoles, ne sont pas forcément celles où l'on tente de sauver des âmes à tout prix, mais celles dont on parle plus tard avec reconnaissance et avec amour. Quand je songe à notre école et à notre ville, c'est-à-dire en somme à toutes ces petites écoles de toutes ces petites villes françaises, et que j'apprends que les luttes se sont ranimées autour de l'école laïque, je me dis qu'il y a fallu une mauvaise volonté ou une sottise incroyables. Je cherche des causes, des excuses, et faute d'en trouver de meilleures, je me dis qu'il aurait peut-être fallu que les enfants de Saint-Charles fussent avec nous sur le quai de cette gare.

*

Du côté des maîtres...

Nos maîtres de la petite école furent ces hommes sur qui la République comptait le plus pour assurer sa survivance, et elle leur demandait d'accomplir cette prouesse une main liée derrière le dos, sans argent, sans opinions, et presque sans liberté véritable. Et le plus invraisemblable est qu'ils faillirent réussir. Il est même possible, en dépit de deux guerres où leur pays fut saigné à blanc, en dépit de deux ou trois dictatures plus ou moins maquillées, que ces terriens aient en fait sauvé ce qui résistera de la République. En 1919, après la paix, tout allant bien, on les félicita d'avoir gagné la guerre. Il aurait sans doute mieux valu augmenter leur traitement et surtout leur

permettre d'exercer leur métier dans de meilleurs locaux et de meilleures conditions. Il aurait peut-être mieux valu aussi, puisqu'ils avaient — paraît-il — gagné la guerre, leur faire confiance et leur laisser un peu la bride sur le cou. En 1940, tout allant mal, on les accusa d'avoir perdu la guerre. Ils ne s'offusquèrent vraiment pas plus d'avoir perdu une guerre qu'ils ne s'étaient félicités d'avoir gagné la première, mais la tête dut commencer à leur tourner. Jusqu'en 1914 ils s'étaient reproché d'avoir formé des revanchards, et voilà qu'on les félicitait d'avoir formé des guerriers victorieux; jusqu'en 1939 ils s'étaient félicités d'avoir formé des pacifistes, et on les accusait d'avoir enfanté des vaincus. On leur demanda, d'une génération à la suivante, de faire de l'enseignement primaire une sorte d'apostolat, et soudainement la mode vint de ridiculiser les "primaires"! A les traiter de la sorte on aurait plutôt dû se féliciter qu'ils ne fussent que "primaires"; le miracle était qu'ils ne fussent pas complètement tournés en bourriques!

L'outrance des compliments, comme celle des insultes, prouvait toutefois une chose : qu'on reconnaissait l'importance capitale de ces quelques milliers d'hommes et de femmes et de leur fonction dans l'État. On ne la reconnaissait pas financièrement, mais on la reconnaissait au moins verbalement. N'était cette reconnaissance que toute une population ressentait, sans presque jamais le dire malheureusement, envers les maîtres et maîtresses de la petite école, n'était ce respect véritable que les Français portaient encore alors tacitement à tous les bons artisans, les instituteurs et institutrices de France eussent été les plus beaux cas de persécution mentale à porter au compte de la Troisième République. L'outrance de ces propos aurait pu également faire comprendre que ce n'était sans doute pas les hommes qui étaient en cause, mais un système qui faisait défaut.

Quels étaient donc ces monstres ou ces anges? . . . J'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne revois ni anges ni monstres. Je revois des hommes à qui la modicité de leur revenu avait inculqué une grande sobriété vestimentaire : veston et pantalon en velours à côtes, inusable ou presque, chemise et cravate en hiver, chemise à col ouvert en été, (on disait alors col Danton; on allait dire bientôt chemise Lacoste. . . Borotra, Cochet, Lacoste!) béret basque en toute saison. Ils se rendaient à l'école à pied ou sur des bicyclettes qui excitaient notre hilarité car elles grinçaient fort, n'étant plus jeunes, et parce qu'elles avaient des guidons relevés en moustache à la Gauloise, au lieu des splendides guidons de course en forme de cornes de béliers qui faisaient de nous des contemporains (et presque des participants) du Tour de France.

Beau temps, mauvais temps, il était rare qu'ils ne puissent freiner ces archaïques montures pour discuter au coin de la rue avec le père ou la mère d'un de leurs élèves. Nous vivions alors des époques, révolues depuis, où l'on disait : "les parents à la maison, les maîtres à l'école", et les visites de parents à l'école étaient très rares. Une mère qui venait à l'école, c'était le plus souvent pour un béret ou une pélerine égarée; un père, c'était très grave. Les jeux s'arrêtaient dans la cour et l'infortuné parent filait en silence vers le bureau du Directeur y cueillir son fils indiscipliné. C'était une exécution! . . .

Mais, dans l'ensemble, les réunions parents-et-maîtres se déroulaient aux coins des rues ou au hasard des emplettes dans les magasins, et c'était souvent sans solennité et sans faste, au-dessus du saucisson et de l'andouillette que la charcutière discutait en plein magasin des progrès de son fils avec le maître. (Nous avons changé tout cela depuis !) «—Les maîtres doivent savoir ce qu'ils font, — disaient nos parents —, ils sont payés pour ça !» Ils le savaient, il me semble, assez bien; mais ils n'étaient vraiment pas trop payés ! Peut-être une bonne part du respect que leur portaient les petites gens venait-elle de là. Je n'en ai jamais été trop sûr ayant souvent constaté que les petites gens, comme tant d'autres, respectent plus souvent la richesse que la pauvreté. Mais il reste que l'on soupçonnait plus facilement le curé d'être riche que l'instituteur. Le plus souvent ils étaient l'un et l'autre fort rapés aux fesses, l'un dans sa soutane et l'autre dans sa gabardine.

Qu'on les considérât tant soit peu comme des traîne-misère les irritait moins en définitive que de voir un de leurs bons élèves obligé d'interrompre ses études faute d'argent, après la période de scolarité obligatoire, ou encore de voir un de leurs jeunes collègues traiter son travail par-dessus la jambe. Vaille que vaille, chaque petit village qui attendait un nouvel instituteur l'attendait avec confiance, et curiosité. Car nul maître ne pouvait enseigner dans sa ville natale; c'était interdit. Le maître y gagnait que personne ne pouvait lui jeter au visage ses inconséquences d'adolescent; le village y gagnait un maître sans liens familiaux ou sociaux avec les parents de ses élèves, et, par là, plus impartial.

Je ne sais s'ils nous enseignèrent bien ou mal; mais je sais qu'ils ne nous laissèrent ni trêve ni répit, et que l'école ne nous parut jamais être une plaisanterie. Leur attribuer la responsabilité de la victoire ou de la défaite me semble encore hasardeux, mais on pourrait au moins leur attribuer la bonne réputation des écoles de France, ce qui est déjà bien plus que de l'enseignement pur et simple, ce qui est véritablement une éducation.

Je ne pense pas qu'ils atteignirent à l'élaboration d'une véritable morale laïque, mais en premier lieu, peut-être n'était-ce pas à eux de l'élaborer, et enfin, faute d'une morale plus organisée, ils nous enseignèrent la propreté, l'amour du travail achevé, l'honnêteté, la dignité, la fraternité humaine et l'horreur de la guerre. C'était toujours ça ! Ils l'enseignèrent pour rien, pour la beauté du geste peut-être, pour un postulat qui était celui de la dignité humaine et de la dignité civique. En fin de compte, c'est extraordinaire ce que ça ressemblait à la morale chrétienne. A croire qu'ils auraient pu l'inventer eux-mêmes !

Leur véritable erreur fut ailleurs. Elle fut de croire à la neutralité de l'enseignement elle fut d'accepter comme un credo ce divorce que l'État leur demandait par prudence entre leurs opinions sociales, religieuses et politiques et leur travail de chaque jour.

Pour les premières générations de maîtres laïques il est facile de comprendre que la non-confessionnalité et la neutralité politique furent des atti-

tudes combattantes. Ces hommes étaient occupés à prouver que tout enfant pouvait venir à leur école sans que l'on portât jamais atteinte à sa liberté de conscience, ou tout au moins à celle de ses parents. Et cette preuve, il est bien entendu, je crois, qu'ils la firent. Pour ces hommes faire cette preuve suffit sans doute à alimenter leur passion; pour ces convaincus de la laïcité, faire naître l'école laïque, c'était encore s'incarner dans leur oeuvre. Ce fut probablement une génération militante, une génération heureuse.

Mais une fois cette preuve faite, une petite flamme s'éteignit quelque part; les maîtres continuèrent de respecter les principes fondamentaux de l'école laïque, mais ce respect cessa d'être une satisfaction active dans bien des cas, pour devenir simple acceptation routinière. La grande satisfaction ne fut plus essentiellement d'être un laïc, ce qui pouvait tenir lieu de philosophie, elle fut alors d'être un bon pédagogue, c'est-à-dire, en somme, un bon ouvrier spécialisé. Un ingénieur de l'intelligence si l'on préfère, ce qui est encore très beau, mais ce qui n'est plus une philosophie, une véritable incarnation de l'individu dans l'oeuvre accomplie. Seuls échappèrent à ce divorce les virtuoses de l'enseignement, les artistes de la pédagogie; mais ceux-ci, en tout pays et en tout temps, sont les rares élus. A tous les autres, il ne resta comme ressource que de faire ce que font des millions de travailleurs chaque jour : laisser leurs opinions personnelles à la maison le matin, pour les retrouver le soir après la sortie du travail, ce qui est sans doute la maladie la plus dangereuse de nos civilisations, et celle qui fait, de tant de nos démocraties, des enveloppes vides.

Puis d'étranges habitudes s'implantèrent. On était en droit d'attendre de l'instituteur qu'il fût neutre à l'école; on commença d'accepter, puis d'exiger, plus ou moins officiellement, qu'il fût neutre en tous temps. Qu'il ait des opinions personnelles, on continuait bien à prétendre que c'était souhaitable, et qu'il fut une sorte de "flambeau" dans le village, mais que la flamme n'en fût pas trop vive c'était encore bien plus désirable. Les opinions, c'est une bonne chose; ça maintient le bonhomme en vie, mais l'ennui c'est qu'on ne sait jamais où ça s'arrêtera, même chez un petit instituteur de campagne ! Et que faut-il penser d'un homme payé par un État radical et qui arbore en public des opinions socialistes, par exemple ? Ces craintes, souvent exprimées par les Inspecteurs de l'Enseignement n'étaient pas ridicules. Dans un pays où les discussions politiques sont souvent vives et se déroulent rarement avec la dignité britannique, on pouvait craindre que certains scandales rejaillissent de l'instituteur sur l'École laïque elle-même. Mais c'était des risques à prendre; la vie intérieure des maîtres en dépendait, et de leur engagement actif dans la vie sociale et politique dépendait, en fin de compte, la vitalité même de l'enseignement. Et ces hommes qui, tout le jour, pour sauvegarder la liberté de conscience des parents, mettaient soigneusement de côté leurs convictions au profit de la qualité de leur enseignement, auraient bien eu le droit de réclamer à leur tour des parents qu'ils fassent avec autant de scrupules la distinction entre l'homme et l'éducateur.

J'interromps ici ces quelques souvenirs d'une autre époque et d'un autre pays. Un pas de plus et nous sommes ici; un pas de plus et nous sommes déjà à demain. Les luttes scolaires se sont réveillées en France comme elles se sont réveillées ici; on peut jeter les bras au ciel et pousser des soupirs, mais pour ma part je les accueille sans déplaisir, car de ces luttes peut naître un jour la plus belle chose au monde : le sourire de reconnaissance véritable d'un homme envers la petite école de son enfance.

Jacques BOBET